

Apollinaire : son amour de Paris, et sa fausse passion pour la guerre

- [Isabelle Alvaresse](#)

- Publié le 07/11/2018.



Pour le centenaire de sa mort, retour sur la vie cabossée du poète, en compagnie d'un expert parisien qui le connaît par cœur.

On célèbre cette année le centenaire de la mort de Guillaume Apollinaire (9 novembre 1918), deux jours avant celui de l'armistice. Rencontre avec Daniel Delbreil, professeur à l'université Sorbonne nouvelle-Paris III, spécialiste du chantre de la poésie moderne.

Vous organisez des balades guidées sur les traces d'Apollinaire dans trois quartiers de la capitale. Par ailleurs, son poème le plus célèbre évoque un pont de Paris pour dire une peine amoureuse... Quel lien le poète avait-il avec cette ville ?

Apollinaire naît à Rome, en 1880, de père inconnu. A l'âge de 7 ans, il part vivre sur la Côte d'Azur avec son frère et sa mère. Celle-ci était une fille d'officier russe qui, en gros, vivait de ses charmes pour payer les meilleures écoles à ses enfants, et avec qui Apollinaire a une relation extrêmement complexe : il l'adore et la craint. A 19 ans, il la suit à Paris.

Au début, il fait de tout petits boulots : il ne faut pas oublier qu'il est de nationalité russe, donc étranger, sans aucun diplôme (il a raté son bac à Nice), et qu'il ne connaît personne dans la capitale. Il essaie de placer ses textes à droite et à gauche dans des revues, et, progressivement, il va rencontrer du monde dans les soirées littéraires du Quartier latin. Les poètes de l'époque, comme Alfred Jarry, vont l'introduire dans le monde des lettres. Mais un des grands moments de sa vie va être sa rencontre avec les peintres. Car c'est assez exceptionnel : Apollinaire a connu personnellement tous les peintres du début du siècle !

Comment rencontre-t-il ces peintres ?

En 1903-1904, alors que sa mère vit au Vésinet, il en rencontre un certain nombre sur les bords de Seine. Il commence à fréquenter Derain, Vlaminck et, surtout, au début de 1905, Picasso, qui est lui aussi un étranger sans le sou et dont il devient l'ami. Grâce à Picasso, Apollinaire va fréquenter le petit milieu artiste bohème de Montmartre et du Bateau-Lavoir, ceux qu'il appelle les « peintres nouveaux » et sur qui il écrit régulièrement dans des revues en tant que critique d'art. En 1907, il s'installe au pied de la butte Montmartre. Mais il quittera le quartier en 1909 pour Auteuil, afin de se rapprocher de la peintre Marie Laurencin, un des grands amours de sa vie. En 1912, c'est la rupture... Nouveau déménagement : début 1913, il arrive dans son dernier appartement parisien, au 202 boulevard Saint-Germain.

Vous commencez une de vos balades par le palais de justice.

Pourquoi ?

Cela fait référence à un événement à la fois totalement rocambolesque et épouvantable pour Apollinaire : en 1911, il passe cinq jours à la prison de la Santé... Picasso et lui avaient un ami belge, aventurier et fantasque, nommé Géry Pieret, qui volait de temps en temps des pièces dans les musées, alors très mal gardés ! Vers 1907-1908, il avait rapporté du Louvre à Picasso deux petites statuettes ibériques anciennes, puis une autre à Apollinaire... Or, en 1911, gros scandale : *la Joconde* a été volée. Panique à bord : les deux amis soupçonnent Géry Pieret et ne veulent surtout pas être mêlés à cela ! Ils ne savent pas quoi faire des statuettes, pensent un temps les jeter à la Seine, puis les font rendre par un directeur de journal... ce que la police ne tarde pas à découvrir. Apollinaire est donc arrêté, tandis que Picasso ne sera pas inquiété. On découvrira finalement que le voleur est un vitrier italien ayant travaillé au Louvre, et qui veut rapporter *Mona Lisa* dans son pays !

Dès les tout premiers jours de la guerre, en août 1914, Apollinaire demande à s'engager. Par pur patriotisme ?

En tant qu'étranger, il n'a aucune obligation à s'engager. Mais il veut surtout devenir français ! Et devenir soldat était une façon d'obtenir la naturalisation. Il y a à l'époque, à Montparnasse et à Montmartre, de nombreux artistes étrangers, dont beaucoup s'engagent pour les mêmes raisons.

“ Blessé à la tempe par un éclat d'obus... ”

Fin 1915, Apollinaire, qui se trouve dans l'artillerie, demande même à passer dans l'infanterie, alors qu'il sait pertinemment qu'il a là seulement une chance sur trois ou quatre de s'en tirer indemne. Mais il fait cette demande dans le but d'obtenir plus vite la nationalité française. Cruauté du sort : il reçoit au début du mars 1916 son décret de naturalisation, et, à peine une semaine plus tard, est blessé à la tempe par un éclat d'obus...

On a parfois dit qu'Apollinaire était belliciste, qu'il aimait la guerre...

Oui, mais à tort. Ces gens se fondent sur des textes qu'ils ont mal lus, ou pas voulu comprendre... Deux exemples : le poème *L'Adieu du cavalier* commence par : « *Ah Dieu ! que la guerre est jolie...* » On en a conclu qu'Apollinaire aimait la guerre, alors qu'à la fin du poème c'est tout le contraire qui se passe puisque le personnage central meurt. Deuxième exemple : un des poèmes du recueil *Calligrammes* s'intitule *Merveilles de la guerre*. On a dit alors qu'Apollinaire était émerveillé par la guerre, en oubliant le sens premier de merveille, c'est-à-dire : quelque chose d'inimaginable, de stupéfiant.

Il faut savoir que durant la Grande Guerre de nombreux soldats ont été époustoufflés par le « spectacle » des fusées, des obus, le concert de canons... C'était la première guerre industrielle... Pour connaître vraiment l'opinion d'Apollinaire sur la guerre, il faut lire les poèmes de *Calligrammes*, et surtout les lettres à Lou et celles à Madeleine. Il y parle des horreurs du conflit de 14-18, avec la même pudeur que tous les soldats.

Après avoir été blessé en 1916, il revient vivre à Paris ?

Oui. Il est trépané, puis soigné au Val-de-Grâce et à l'Hôpital italien. Mais il se remet progressivement, et fin 1916-début 1917, il recommence à fréquenter les poètes restés à Paris. Il se remet à travailler, tandis qu'autour de lui une vie littéraire s'anime. Le 24 juin 1917, il présente même sa grande trouvaille théâtrale, *Les Mamelles de Tirésias*, qui fait un scandale – l'équivalent de la bataille d'*Hernani* pour Victor Hugo ou de la première d'*Ubu roi* – et enthousiasme tout le public d'avant-garde. Mais, affaibli par sa blessure et ayant été gazé dans les tranchées, il tombe malade : d'abord une embolie pulmonaire très grave, début 1918, puis la grippe espagnole, qui l'emporte en quatre jours, à l'âge de 38 ans. Il meurt dans son petit appartement du boulevard Saint-Germain. Il laisse un roman inachevé, *La Femme assise*, dont toute une partie est consacrée à la vie artistique à Montparnasse en 1916-1917.

La dernière demeure parisienne d'Apollinaire se trouve au Père-Lachaise, où vous organisez une commémoration le 8 novembre... Picasso devait, semble-t-il, se charger du monument funéraire ?

Oui, mais les projets n'ont pas abouti. Dans *Le Poète assassiné*, récit autobiographique d'Apollinaire, à la mort du poète, ses proches (dont le peintre) décident de lui faire « *une statue en rien, comme la poésie et comme la gloire* »... Avec un tel texte, magnifique, Picasso devait évidemment s'en charger, mais pour des tas de raisons ça ne s'est pas fait... A la place, c'est un menhir qui a été érigé, réalisé à l'initiative du peintre Serge Férat, avec un extrait de *Calligrammes* gravé sur la pierre tombale.

Guillaume Apollinaire est-il toujours moderne ?

Il exerce toujours une fascination, et peut plaire à toutes les catégories de lecteurs de poésie : ses poèmes visuels – les calligrammes – restent très ludiques pour les enfants de l'école élémentaire. Pour les élèves des collèges et lycées, c'est davantage l'Apollinaire romantique, le mythe du mal-aimé qui séduisent. Plus tard, ce sont les poèmes novateurs comme les poèmes conversations, les textes plus difficiles qui sont déjà présurréalistes. Et il a aussi un immense succès à l'étranger...

Mais comment traduit-on ses Calligrammes ?

Dans les pays où l'écriture est déjà très visuelle (les pays arabes ou d'Extrême-Orient), on ne les traduit pas ! Le succès d'Apollinaire à l'étranger réside plutôt dans sa poésie plus traditionnelle, du moins dans sa forme d'écriture. Car il incarne tout : la poésie élégiaque du XIXe siècle, le romantisme et le symbolisme dont il est l'héritier, Baudelaire et Rimbaud – il se met dans les pas du Baudelaire-poète de Paris, mais il manie aussi cette alchimie du verbe que célébrait Rimbaud. Il a en tête les œuvres de Mallarmé, et il est l'initiateur et le promoteur de la poésie moderne et du surréalisme (Aragon, Breton, Soupault...). A ce propos, lorsque j'ai commencé à travailler sur Apollinaire, j'ai rencontré Philippe Soupault, qui avait déjà plus de 80 ans. Quand je lui ai demandé s'il avait des souvenirs d'Apollinaire, la première chose qu'il m'a dite, c'est : « *Apollinaire ? Ah oui, il avait une mère terrible !* »

Autour d'Apollinaire ([infos et réservations](#)) :

Cérémonie au cimetière du Père-Lachaise, jeudi 8 nov. à 10h15, division 86 (entrée par l'avenue du Père-Lachaise, Paris 20e, métro Gambetta).

Promenades-conférences Apollinaire dans Paris (Montparnasse, Saint-Germain-des-Prés, Montmartre), avec Daniel Delbreil et François Naudin, 25 nov. et 2 déc. Gratuit sur inscription.

Journée d'étude « Apollinaire, Paris et la guerre » (huit conférences), le 13 nov., mairie du 6e arrondissement. Entrée libre.

Cycle de conférences à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, 24, rue Pavée, Paris 4e.

A lire

Lettres à Guillaume Apollinaire, de Louise de Coligny-Châtillon, éd. Gallimard

(paru le 25 oct. 2018). On connaissait Les Lettres à Lou, l'amour passionnel qu'Apollinaire rencontra à Nîmes alors qu'il faisait ses classes. Sont désormais également publiées près de cinquante missives de Lou à Guillaume. Emouvant. Coffret *Alcools*, coédition Gallimard-BNF, 35 € (paru oct. 2018) : contient le fac-similé de l'exemplaire d'*Alcools* aquarellé par le cubiste Louis Marcoussis + 40 eaux-fortes gravées par l'artiste + étude consacrée à l'ouvrage.

A paraître début 2019 : *Dictionnaire Apollinaire*, sous la dir. de Daniel Delbreil, éd. Honoré Champion. 2 vol., 1 400 p.